

Le double héritage

En Afrique traditionnelle, l'individu est inséparable de sa lignée, qui continue de vivre à travers lui et dont il n'est que le prolongement. C'est pourquoi, lorsqu'on veut honorer quelqu'un, on le salue en lançant plusieurs fois non pas son nom personnel (ce que l'on appellerait en Europe le prénom) mais le nom de son clan: "Bâ! Bâ!" ou "Diallo! Diallo!" ou "Cissé! Cissé!" car ce n'est pas un individu isolé que l'on salue, mais, à travers lui, toute la lignée de ses ancêtres.

Aussi serait-il impensable, pour le vieil Africain que je suis, né à l'aube de ce siècle dans la ville de Bandiagara, au Mali, de débiter le récit de ma vie personnelle sans évoquer d'abord, ne serait-ce que pour les situer, mes deux lignées paternelle et maternelle, toutes deux peules, et qui furent l'une et l'autre intimement mêlées, quoique dans des camps opposés, aux événements historiques parfois tragiques qui marquèrent mon pays au cours du siècle dernier. Toute l'histoire de ma famille est en effet liée à celle du Macina (une région du Mali située dans ce qu'on appelle la "Boucle du Niger") et aux guerres qui le déchirèrent, particulièrement celles qui opposèrent les Peuls de l'Empire peul du Macina aux Toucouleurs de l'armée d'El Hadj Omar, le grand conquérant et chef religieux venu de l'ouest et dont l'empire, après avoir vaincu et absorbé l'Empire peul du Macina en 1862, s'étendit depuis l'est de la Guinée jusqu'à Tombouctou.

Chacune de mes deux lignées s'apparente, d'une manière directe ou indirecte, à l'un de ces deux grands partis antagonistes. C'est donc un double héritage, à la fois

Transcription

Pour faciliter la lecture des mots africains, plutôt que d'appliquer les règles de transcription établies par les linguistes, on a préféré favoriser la phonétique (*ou* plutôt que *u*, *é* ou *è* plutôt que *e*...). On a également francisé et accordé les noms d'ethnies. En ce qui concerne certains noms propres, les différences d'orthographe selon les personnages s'expliquent par le fait que ces noms, dérivés de l'arabe, ont subi dans l'usage de nombreuses transformations phonétiques. Par exemple, le titre honorifique Cheikh (dont le *kh* correspond à la *jota* espagnole) deviendra, quand il est utilisé comme nom propre, Cheik, Cheikou, Chékou voire Sékou. Il en va de même pour le nom du prophète Mohammad qui devient Mohammed, voire Mamadou, et pour Ahmed qui devient Ahmadou ou Amadou selon les cas.

historique et affectif, que j'ai reçu à ma naissance, et bien des événements de ma vie en ont été marqués.

"Pas si vite!" s'écriera sans doute le lecteur non africain, peu familiarisé avec les grands noms de notre histoire. "Avant d'aller plus loin, qu'est-ce donc, d'abord, que les Peuls, et que les Toucouleurs?"

Commençons par mes ancêtres les Peuls. Si la question est facile à poser, il est peu aisé d'y répondre, car ce peuple pasteur nomade, qui a conduit ses troupeaux à travers toute l'Afrique de la savane au sud du Sahara depuis l'océan Atlantique jusqu'à l'océan Indien, et cela pendant des millénaires (comme en témoignent les gravures rupestres bovidiennes des grottes du Tassili découvertes par Henri Lhote¹), constitue à proprement parler une énigme de l'histoire. Nul n'a encore pu percer le mystère de ses origines. Les légendes et les traditions orales des Peuls font presque toutes référence à une très antique origine orientale. Mais, selon les versions, cette origine est parfois arabe, yéménite ou palestinienne, parfois hébraïque, parfois plus lointaine encore, prenant sa source jusqu'en Inde. Nos traditions évoquent plusieurs grands courants migratoires venus "de l'est" à des périodes très anciennes, et dont certains, traversant l'Afrique d'est en ouest, seraient arrivés jusqu'à la région du Fouta Toro, au Sénégal — région d'où beaucoup plus tard, à une époque plus proche de nous, ils repartiront vers l'est en de nouveaux flux migratoires.

Quant aux savants et chercheurs européens, intrigués, peut-être, par l'apparence physique des Peuls, par leur teint relativement clair (qui peut foncer selon le degré de métissage), leur nez long et droit et leurs lèvres souvent assez fines, ils ont essayé, chacun selon sa discipline (histoire, linguistique, anthropologie, ethnologie), de trouver la solution de cette énigme. Chacun y est allé de son hypothèse, mettant parfois autant d'énergie à la défendre qu'à combattre celles des autres, mais aucun n'a apporté de réponse certaine. On s'accorde le plus souvent à donner aux Peuls, sans préciser davantage, une origine plus ou moins "orientale" avec un degré très varié de métissage entre un élément non nègre, sémitique ou hamitique, et les Noirs soudanais. Pour les his-

toriens africains modernes, les Peuls seraient d'origine purement africaine.

Quoi qu'il en soit, et c'est là l'originalité profonde des Peuls, à travers le temps et l'espace, à travers les migrations, les métissages, les apports extérieurs et les inévitables adaptations aux milieux environnants, ils ont su rester eux-mêmes et préserver leur langue, leur fonds culturel très riche et, jusqu'à leur islamisation, leurs traditions religieuses et initiatiques propres, le tout lié à un sentiment aigu de leur identité et de leur noblesse. Sans doute ne savent-ils plus d'où ils viennent, mais ils savent qui ils sont. "*Le Peul se connaît lui-même*", disent les Bambaras.

Mon vieil ami Sado Diarra, chef du village de Yéréma-dio, près de Bamako, exprimait ainsi, avec malice et poésie, la pensée des Bambaras à l'égard des Peuls: "Les Peuls sont un surprenant mélange. Fleuve blanc aux pays des eaux noires, fleuve noir aux pays des eaux blanches, c'est un peuple énigmatique que de capricieux tourbillons ont amené du soleil levant et répandu de l'est à l'ouest presque partout."

Au gré de mille circonstances historiques plus ou moins connues, les Peuls furent en effet éparpillés comme des feux follets dans toutes les zones herbeuses de la savane africaine au sud du Sahara. "Partout présents, mais domiciliés nulle part", constamment à la recherche de nouveaux points d'eau et de riches pâturages, le jour ils poussaient devant eux leurs grands bœufs à bosse, aux cornes en forme de lyre ou de croissant de lune, et le soir ils se livraient à des joutes d'improvisation poétique. Tantôt opprimés, dispersés en diasporas ou fixés par force dans des zones de concentration, tantôt conquérants à leur tour et s'organisant en royaumes, ils parviendront, après leur islamisation, à fonder de grands empires: entre autres l'Empire du Sokoto (région du Nigeria) fondé au XVIII^e siècle par Ousmane dan Fodio et l'Empire peul du Macina (région du Mali), fondé au début du XIX^e siècle par Cheikou Amadou, au cœur du fertile delta intérieur du Niger.

Des siècles avant la fondation de ce dernier empire des vagues successives de Peuls pasteurs, venant surtout

du Fouta Toro et du Ferlo sénégalais, attirées par les vastes prairies herbeuses du Macina, étaient venues s'y fixer. Mes lointains aïeux paternels y arrivèrent vers le xv^e siècle. Ils s'installèrent sur la rive droite du Bani (un affluent du Niger), entre Djenné et Mopti, dans un pays qui fut surnommé *Fakala*, c'est-à-dire "pour tous", car les Peuls y cohabitaient avec les diverses ethnies du lieu : Bambaras, Markas, Bozos, Somonos, Dogons, etc.

Quand, en 1818, Cheikou Amadou fonda dans le pays la *dîna*, ou Etat islamique, que les historiens ont appelée "l'Empire peul théocratique du Macina" (et dont j'ai raconté ailleurs l'histoire), la population de tout le delta du Niger était déjà à dominante peule. Mes ancêtres paternels, les Bâ et les Hamsalah, qui occupaient des fonctions de chefferie dans le Fakala, prêtèrent serment d'allégeance à Cheikou Amadou. Ils n'en continuaient pas moins de pratiquer l'élevage, car aucun Peul digne de ce nom, même sédentarisé, ne saurait vivre sans s'occuper plus ou moins d'un troupeau, non point tant pour des raisons économiques que par amour ancestral pour l'animal frère, presque sacré, qui fut son compagnon depuis l'aube des temps. "*Un Peul sans troupeau est un prince sans couronne*", dit l'adage.

La communauté de la *dîna*, créée sur le modèle de la première communauté musulmane de Médine, prospéra pendant vingt-huit ans sous la conduite éclairée de Cheikou Amadou. Celui-ci réussit à libérer les Peuls de la domination des souverains locaux, à les regrouper et à les sédentariser plus ou moins au sein d'un Etat puissant et indépendant, et, ce qui n'était pas une petite affaire, à réglementer les dates et les trajets de transhumance du bétail en concertation avec les populations agricoles locales. Après sa mort en 1845 et celle de son fils Amadou-Cheikou en 1853, la situation de la communauté se dégrada sous le règne de son petit-fils Amadou-Amadou, lequel mourut en 1862, au cours des événements qui accompagnèrent la prise de la capitale, Hamdallaye, par les armées toucouleures d'El Hadj Omar. L'Empire peul du Macina, où avait prospéré ma lignée paternelle, avait vécu.

Voilà qu'entrent maintenant en scène ces "Toucouleurs" dont le nom, par sa consonance même, étonne toujours un peu le lecteur profane. Une petite explication s'impose. Ce nom, qui n'a rien à voir avec une quelconque notion de couleur, dérive du mot arabe ou berbère *tekrouur* qui désignait jadis tout le pays du Fouta Toro sénégalais. Les Maures (de langue arabe) appelaient les habitants de ce pays *tekarir* (sing. *tekrouri*). Selon Maurice Delafosse, ce nom, déformé par la prononciation wolof en *tokoror* ou *tokolor*, devint, dans une ultime déformation phonétique française, *toucouleur*.

Au cours d'un processus historique lointain non élucidé, les habitants de ce pays, quoique d'ethnies différentes (sans doute à dominante peule depuis leur arrivée massive dans le Fouta Toro, mais comptant aussi des Sérères, Wolofs, Soninkés, etc.), en vinrent tous à pratiquer la langue peule, laquelle devint pour eux un facteur d'unité linguistique, voire culturelle². Le "peuple toucouleur" n'est donc pas une ethnie au sens exact du mot mais un ensemble d'ethnies soudées par l'usage de la même langue et, au fil du temps, plus ou moins mêlées par voie de mariages. Les Toucouleurs eux-mêmes se désignent par le nom de *halpoular*: "ceux qui parlent le *poular*" (c'est-à-dire le peul). On les appelle aussi *Foutanké*: "ceux du Fouta".

Quant à la pure tradition peule, notamment religieuse et initiatique, elle s'est perpétuée chez les seuls Peuls pasteurs de "haute brousse", c'est-à-dire vivant loin des villes et des villages.

Les deux peuples qui, en cette année 1862, se combattirent dans le Macina aux abords de Hamdallaye avaient donc bien des points communs : la religion, la langue, parfois l'ethnie, et même le terroir originel puisque les ancêtres des Peuls du Macina étaient venus, eux aussi, du Fouta Toro des siècles auparavant. Les "Peuls du Macina" et les "Toucouleurs" d'El Hadj Omar n'en constituaient pas moins deux entités politiques distinctes. Etant donné qu'il sera question d'eux tout au long du récit, je conserverai ces deux appellations, pour la commodité de compréhension du lecteur. Eux mêmes, par la suite, se désigneront par les termes de

"vieux Fouta" (*foutakindi*) pour les Peuls du Macina présents dans le pays depuis des siècles, et de "nouveaux Fouta" (*foutakeiri*) pour les Toucouleurs venus dans le pays avec El Hadj Omar.

Mon grand-père maternel Pâté Pouлло

Au sein de l'armée toucouleure qui pénétra, victorieuse, dans Hamdallaye, se trouvait un Peul du Fouta Toro qui, jadis, avait tout quitté pour suivre El Hadj Omar. Il s'appelait Pâté Pouлло, du clan Diallo, et c'était mon futur grand-père maternel. J'entendrai souvent conter son histoire.

Peul pasteur de haute brousse de la région du Dienguel (Sénégal), Pâté Pouлло était un *silatigui*³, c'est-à-dire un grand maître en initiation pastorale, sorte de prêtre du culte et, à ce titre, chef spirituel de toute sa tribu. Comme tous les *silatigui*, il était doué de facultés hors du commun : voyant, devin, guérisseur, il était habile à jauger les hommes et à saisir le langage muet des signes de la brousse. Bien que jeune, c'était un homme jouissant d'une situation éminente dans son milieu. Mais un jour, lors d'un voyage, il eut l'occasion de voir et d'entendre El Hadj Omar, grand maître de la confrérie islamique *Tidjaniya*⁴, qui effectuait alors une tournée dans le Fouta Toro.

Dès son retour au pays, Pâté Pouлло convoqua ses frères, ses principaux parents et les représentants de la tribu et leur confia son intention de tout abandonner pour suivre El Hadj Omar. "J'ai d'abord voulu vous en demander la permission, leur dit-il. Si vous acceptez, je rachèterai mon départ en vous laissant tout mon troupeau. Je partirai les mains vides, sauf mes cheveux qui sont sur ma tête et les vêtements que je porte. Quant à mon bâton de *silatigui*, avant de partir je le transmettrai rituellement à celui qui est le plus qualifié pour en hériter."

La surprise de ses parents fut grande, mais finalement tous lui donnèrent leur accord : "Suis ton chemin et va avec la paix, rien que la paix !" Et c'est ainsi que mon

grand-père, abandonnant richesses, troupeaux et pouvoir, muni d'un simple bâton de berger, prit la route pour rejoindre El Hadj Omar.

Lorsqu'il le retrouva, dans une ville dont j'ai oublié le nom, il se présenta à lui : "Cheikh Omar, j'ai entendu ton appel et suis venu te rejoindre. Je m'appelle Pâté Pouлло Diallo et suis un « Peul rouge », un Peul pasteur de la haute brousse. Pour me libérer, j'ai laissé à mes frères tout mon troupeau. J'étais riche autant que peut l'être un Peul. Ce n'est donc pas pour acquérir des richesses que je suis venu vers toi, mais uniquement pour répondre à l'appel de Dieu, car un Peul ne laisse pas son troupeau pour aller chercher autre chose.

"Je ne suis pas venu non plus auprès de toi pour acquérir un savoir car en ce monde tu ne peux rien m'apporter que je ne sache déjà. Je suis un *silatigui*, un initié peul. Je connais le visible et l'invisible. J'ai, comme on dit, « l'oreille de la brousse » : j'entends le langage des oiseaux, je lis les traces des petits animaux sur le sol et les taches lumineuses que le soleil projette à travers les feuillages ; je sais interpréter les bruissements des quatre grands vents et des quatre vents secondaires ainsi que la marche des nuages à travers l'espace, car pour moi tout est signe et langage. Ce savoir qui est en moi, je ne peux l'abandonner, mais peut-être te sera-t-il utile ? Quand tu seras en route avec tes compagnons, je pourrai « répondre de la brousse » pour toi et te guider parmi ses pièges.

"C'est te dire que je ne suis pas venu à toi pour les choses de ce monde. Je te prie de me recevoir dans l'islam et je te suivrai partout où tu iras, mais à une condition : le jour où Dieu fera triompher ta cause et où tu disposeras du pouvoir et de grandes richesses, je te demande de ne jamais me nommer à aucun poste de commandement, ni chef d'armée, ni chef de province, ni chef de village, ni même chef de quartier. Car à un Peul qui a abandonné ses troupeaux, on ne peut rien donner qu'en vain."

"Si je te suis, c'est uniquement pour que tu me guides vers la connaissance du Dieu Un."

Très ému, El Hadj Omar accepta les conditions de mon grand-père et fit procéder à la cérémonie de